



Tu avais dû te dire : je peux bien les mettre, mes chaussettes blanches dont les talons sont rouges, elles sont immaculées au niveau des chevilles et le reste ne se voit pas... Mais de la façon dont tu te tiens assis, les pieds levés sur la pointe, qui forcent tes chaussures jusqu'à les faire bâiller par l'arrière, je ne vois que ça, les talons rouges de tes chaussettes blanches, parce que, sans doute, tes satanées chaussures n'en finissent-elles pas de déteindre. Et ce sont tes chaussettes tachées qui, à moi, te rendent sympathique.



*Pour Michel Polac*

Sur le visage de la patronne de l'hôtel où je m'arrête un quart d'heure pour prendre mon petit-déjeuner, se devinent des trésors de tristesse. Je ne m'emploie pas à imaginer ce qu'elle a vécu en quarante-cinq ans, je me désole plutôt d'une existence qui, toujours, nous interdit de nous arrêter vraiment aux autres. La tendresse fraternelle qu'engendrent immanquablement les blessures et les désillusions, lisible ici dans les rides d'un sourire las et bon, ce matin de pluie sur la rocade, je n'y goûterai qu'en passant, comme un petit voleur à la tire. Mais que pourrais-je lui offrir, et elle me confier ? Rien, et rien. Nous ne sommes jamais que de passage, partout, pour tous, absurdemment pressés. Mes yeux sont allés plusieurs fois de son visage à la pendule 1664 tandis que Johnny, dans la radio, chantait Gabrielle. Huit heures : je dois impérativement reprendre la route – personne ne m'attend, mais un travail –, et quand je me lève, le moment est venu pour elle de sortir les poubelles. À quoi nous enlèvent nos obligations, à quelles rencontres, de

quelles chimères nous sauvent-elles? Je laisse derrière moi l'Hôtel des Voyageurs où je ne reviendrai jamais.



Sans doute ne veut-il pas que l'on sache d'où il vient car il a retourné son sac de plastique frappé à l'adresse d'une boutique. Il rit, béat, il est heureux ou fou; la première condition est toujours passagère, la seconde sans rémission.



Le clochard interpelle la jeune fille très maquillée qui achète ses cigarettes, lui parle du temps; elle n'esquisse pas la plus petite fuite: "Vous savez, demain, ils annoncent plus beau encore." Le fou édenté lance aux indifférents qui le flanquent le long du comptoir: "Il faudrait leur péter la gueule" – après, il chante un air d'opérette. La femme d'âge incertain, déglinguée par trop années mauvaises, mains recroquevillées en griffes malades, vide sa bière d'un trait. Le vieux explique son mal de pied, se déchausse, tâte, montre: "Là, dessous." C'est un café de banlieue, à l'heure où le soleil se lève.



L'une entre, sûre de sa beauté maquillée, veste à boutons dorés négligemment jetée sur les épaules, démarche que rehaussent les talons, et quel parfum, c'est trop. L'autre est déjà assise devant son sandwich, elle sourit à ceux qui croisent son regard lointain, prudente gentiment. Elle porte des chaussures de garçon, un strict pantalon noir. Pour savoir son parfum, il faudrait s'approcher. Et c'est elle, tout à coup, dont le visage tombe dans les mains. Parce que là voilà qui pleure, celle qui souriait. Moi, je termine mon café, je vais bientôt sortir comme je suis entré, ne connaissant pas un humain de plus.



“Sodomite” dit l’un des deux garçons. “Sodomite?” s’étonne l’une des trois filles. La tablée éclate de rire. C’est le seul mot que j’aie entendu, avant et après. Par hasard?



Décidément, votre main ne veut pas toucher ma main. La monnaie, vous la posez chaque jour sur le petit tapis de caoutchouc – il a de drôles d’ergots, des picots, des tétons: enfant, je rêvais d’en posséder “un pareil” pour le caresser, le titiller sans fin. Je tends la main chaque jour, mais vous lui préférez ce tapis. Jamais je ne connaîtrai la température de votre main, ni vous celle de la mienne. Si vous saviez, boulangère de ma paroisse, le petit châtiment, profond, que vous m’infligez en refusant le contact de nos mains, ne serait-ce que l’espace d’une demi-seconde – à croire qu’il vous engagerait trop, dans une ambiguïté que vous vous souciez de ne suggérer à personne.



Il est au volant de sa décapotable rutilante stationnée au plus près de l’hypermarché, musique à fond – on doit entendre ses battements sourds à plusieurs centaines de mètres. Il toise le monde derrière ses lunettes tendance. Qui provoque-t-il?



Comme si on jouait au chat et à la souris, non? Cela fait deux bonnes heures que je te suis dans ce musée, nous ne cessons de nous croiser jusque sur la terrasse où nous avons pris un café à deux tables de distance, jusqu’entre les rayonnages de la librairie. Je cherche à comprendre ce qui me ramène sans cesse dans ton sillage, il y a d’autres belles femmes ici et dans toute la ville, partout, mais c’est autour de toi seule que je tourne, tu te méfies

peut-être, ou bien est-ce que mon manège t'intrigue, et petit à petit j'en arrive à la certitude que je n'interroge que ton visage – même si je me suis cent fois arrêté sur le lustre de tes jambes et leur élégance parfaite –, visage un rien buté où je pressens l'éclat de sourires fabuleux. C'est décidé, j'obtiendrai ton sourire. Il faudra pour cela que tu aies besoin de moi. Voilà, tu as besoin de moi, tout bêtement pour me demander l'heure parce que nous ne sommes plus que tous les deux au seuil de la sortie. Je ne sais si je veux être drôle ou si je fais une réelle confusion en consultant ma montre, car je te réponds : “mercredi 29 juillet”. Comme il éclate ton sourire, fabuleux tel que je le savais, c'est la porte d'un paradis qui s'ouvre, et tant pis si je n'y entrerai jamais : l'instant aura suffi dont je me repasserai cent fois le film. Mais quand tu t'enfuis en courant avec l'heure que je t'ai finalement donnée – il doit être juste temps pour ton bus –, je réalise avec la cruelle soudaineté d'une piqûre de guêpe comme tu me rappelles, depuis deux bonnes heures, une autre – excuse-moi, je ne voudrais pas te désobliger –, ton visage est semblable à celui d'une autre au sourire également fabuleux – par moi élu “plus beau sourire du monde” –, une autre inoubliable et qui portait un nom, une autre dont l'absence n'aura jamais fini de me poursuivre.



C'est le serveur qui lui a apporté son chocolat chaud, mais c'est la serveuse qu'il convoitait, comme chaque midi. Contrarié, il la suit des yeux entre les tables, il ne vient ici que pour elle, il la réclame en tournant la tête en tous sens. Enfin, elle passe à sa portée, il peut lui dire bonjour – comme on lâche un fardeau, ayant touché au but : “Bonjour !” D'un coup, le voilà soulagé et

comblé, sa physionomie est passée de l'inquiétude à la jovialité, même si son bonjour à elle, en retour, n'était que mécanique – de plus, un de moins dans une journée de café... En repartant, une demi-heure plus tard, il oublie deux magazines sur la table: *Questions de femmes* et *Entrevue*. La serveuse débarrasse, brandit les couvertures pour dénoncer au serveur les lectures de son soupirant, ils s'étranglent de rire.



Ils ont dégainé leurs deux Opinel sur le parking et chacun son tour plonge dans le caddy plein pour y prélever ses achats dont, à grands coups de lame, il éventre les emballages. Trois sacs suffisent désormais pour contenir leur marchandise déblistérée: quand on n'a pas de voiture, il faut se débrouiller, non?



Madame seins s'échappant veut savoir quel effet elle produit sur les hommes. Madame mains très ridées. Madame cheveux décolorés. Madame trop parfumée. Madame bouche en cul-de-poule. Madame soixante ans bien chargés. Madame œil clignotant. Quel effet produit-elle sur les hommes, ce soir chez Leclerc devant la balance fruits et légumes? Aucun, vraiment aucun, fors l'agacement, Madame.



Dans les virages, il se couche sur sa mob, ses chaussures raclant alternativement le goudron; revenu sur la ligne droite, il soulève sa roue avant et enchaîne les embardées, il saute sur le trottoir, affole une grand-mère, redescend en louvoyant entre des obstacles imaginaires, lâche le guidon et lève les bras, il reprend la poignée, accélère à fond, voudrait que le moteur mugisse plus haut encore, il baisse la tête pour s'enfoncer dans le vertige de la

vitesse aérodynamique, cette ivresse, le voilà invulnérable, presque un surhomme, son corps est puissant, ses quinze ans sont puissants, il peut gagner sur tout, sur tous, rien ne l'arrêtera. Si tu savais, moi qui ne peux te doubler avec mon vieux break poussif, si tu savais, tu m'insupportes : je fus comme toi.



Le sceau du renoncement marque tout son visage, c'est terrible – ce qu'on se dit : elle a trente ans et en paraît quarante, on n'en sait rien, mais on sait. Ses trois compagnons bavardent, prolixes, ils ont des airs de rescapés, revenus de très loin, mais elle, non, on sent qu'elle ne remontera jamais, elle s'enfonce lentement, comme elle boit son verre de rouge ordinaire, très lentement, les fixant sans qu'aucun sentiment, aucune réaction, jamais, n'éveille sa physionomie. Elle a les yeux bleus, elle pourrait être jolie, c'est trop tard.



Naturellement Mercedes. Naturellement décapotable. Naturellement dimanche midi. Naturellement temps ensoleillé. Naturellement route de l'océan. Naturellement lunettes noires. Naturellement beaucoup plus jeune que lui. Naturellement blonde. Naturellement ?



Je suis allé aux toilettes en laissant sur la petite table ronde deux livres, une enveloppe épaisse et une feuille de papier. Lorsque je reviens, une femme est assise à *ma* table. Comme je m'avance : " Ah ! vous étiez là, je ne savais pas, bon, alors il faut que je m'en aille, tant pis..." Elle met deux lentes minutes à se lever pour déménager jusqu'à la table voisine, certes libre mais carrée. Ses cheveux : corbeau laqué. Sa bouche : torse. Son regard :

supérieur. Son tailleur: chic et cher garanti. Sa beauté: fabriquée. Son parfum: tapageur. Envie de lui jeter: "Tu pues!" Et celui qui la rejoint: triste, triste, triste dans son silence, noyé sous le flot des piailleries qu'elle lui lâche.



Elle a seize ans, elle attend un enfant, c'est pour bientôt. Ce que, de loin, je prenais pour des taches de rousseur, sont des boutons d'acné, elle a le teint livide, comme d'une grande malade, elle marche tristement, accablée. Le futur père – deux ans de plus – regarde ailleurs, à l'opposé, nulle part.



Qui franchira le premier ce carrefour dépourvu de marquage? J'hésite, elle hésite. Avancer davantage, ou attendre? Passer devant, ou derrière? Quand chacun doit s'engager dans une direction contraire, on vient à oublier les règles de priorités. En même temps que je me lance, j'accroche son regard amusé, elle sourit sans réserve, puis embraye. D'autres m'auraient opposé une mine agacée, ou franchement fusillé du regard. Sourire d'une demi-seconde, sourire sans lendemain, sourire comptant dont le crédit suffira à consoler un lundi tout entier.



Elle joue avec l'emballage argenté d'un paquet de cigarette plié en papillon qu'elle fait inlassablement tourner entre ses doigts très fins. Elle porte le regard loin, dans un au-delà où nul ne saurait la rejoindre. Un grain de beauté à peine disgracieux fait un petit relief sur son nez. Sur la tablette au-dessus de ses jambes croisées, un livre: D.A.F. Sade. De l'autre côté de l'allée, un homme, jeune aussi, lit un album de Blutch. Mes voisins de TGV sont gens de goût, ce matin.